

## Adieu zéro six

Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ? Quand j'ai lu l'annonce « Vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large. Contactez le 06-60-66-99-09 », j'ai sauté sur l'occasion. Après tout, qu'ai-je à perdre ? Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ? Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille : « Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions. ». Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide ».

Des paysages de cartes postales, une nuit d'été constellée d'étoiles ou l'océan déroulant ses vagues à l'infini, je pourrais en esthète confirmé les contempler sans ennui une vie durant. C'est possible assurément, mais sur papier glacé seulement ; une heure à trépigner face à la vraie mer, livré debout aux quatre vents, c'est interminable.

D'autant que la clarté persistante de ce début de soirée printanière m'expose à découvert sur cet embarcadère et me rend vulnérable.

Ma tension monte et mon cœur bat plus fort à mesure que l'attente se prolonge. Je commence à m'imaginer victime d'un mauvais plaisant, ou pire, tombé dans un piège.

Une perle humide et glacée ruisselle le long de ma colonne vertébrale. Elle avive mon malaise, m'avise qu'on m'épie probablement.

Par précaution, je remonte le col de ma gabardine jusqu'à mi-joues afin de masquer mes traits et, malgré ma paranoïa croissante, je décide de patienter un quart d'heure encore, quand une voix profonde derrière moi me fait tressaillir.

« Etes-vous Monsieur que Madame attend ? »

L'accent sonne étranger. Il est aussi exotique que celui de ma mystérieuse correspondante au téléphone, mais d'origine différente. Un accent de l'Est, j'en mettrais ma main à couper. La gauche, à choisir.

Je me retourne pour faire face. L'homme au timbre de voix insolite est un immense et solide gaillard. A la vue de son uniforme, je sursaute à nouveau. Puis je réalise avec soulagement qu'il est revêtu d'une tenue de la marine, généreusement bardée de galons, passements, broderies et brandebourgs multicolores de toutes sortes. Celui que j'ai pris un court instant pour un fonctionnaire du ministère de l'Intérieur est un matelot. Un amiral sûrement ! Un capitaine pour le moins. Son visage est buriné, marqué de rides profondes et de cicatrices, comme il se doit pour un loup de mer.

Sans attendre ma réponse, il m'invite d'un geste courtois de la main à me diriger vers le magnifique deux-mâts amarré au bout quai.

« Madame va vous recevoir à bord de La Bérézina ».

Le nom de funeste augure du voilier me fait un temps hésiter. A juste titre. Combien de périls, combien de dangers et de naufrages évités par des navigateurs superstitieux ? Je balaie aussitôt mes réticences car tout compte fait et comme l'affirme le philosophe, celui qui considère l'obstacle perd de vue son but ultime. Le mien peut se résumer par ces quelques mots : « partir loin, partir vite ».

Un regard furtif à droite puis à gauche. Personne ne semble m'avoir suivi ni même remarqué. J'emboîte le pas au bel officier.

La Bérézina est un élégant navire blanc, long de quinze ou seize mètres, au gréement aurique et doté d'une grande voile sans flèche. L'étrave est fine comme une lame. Cette petite merveille doit bien filer ses dix nœuds.

— C'est un yawl épatant ! me risqué-je.

— Si Monsieur veut bien constater que le mâât d'artimon est en avant de la mèche de safran, il en déduira très certainement qu'il se trouve en présence d'un ketch, corrige le capitaine en roulant les « R », un tantinet méprisant.

Manifestement, Il en va des voiliers comme des quelques femmes de ma vie que je laisse à quai ; je les ai aimées, sincèrement toujours, mais sans jamais vraiment les connaître. Aussi décidé-je sagement d'économiser ma salive pour converser à bon escient sur des sujets que je maîtrise. Il en existe tant ! me murmure mon égo à l'oreille.

Nous franchissons la passerelle, puis parcourons quelques mètres du pont en teck avant de descendre une demi-douzaine de marches pour pénétrer dans une cabine. Le seuil franchi, une odeur sucrée d'encens caresse aussitôt mes narines. Elle émane, subtile et légère, des bois précieux et des tissus chamarrés de l'alcôve. A l'intérieur de ce sanctuaire, les essences rares rivalisent de luxe avec les étoffes finement tissées décorant meubles et cloisons. Pour parfaire le tout, face à la confortable couchette et au-dessus d'une tablette surmontée d'une statuette de Bouddha en terre cuite, est accroché un tableau moderne figurant une fleur de lotus épanouie. Zen ! Je ne suis pas parvenu chez une femme conventionnelle.

Et je la rencontre enfin cette vieille dame téméraire. Elle contemple avec nonchalance la mer à travers la vitre d'un hublot blanchie par le sel. Puis s'en détourne et me dévisage. Elle me détaille en silence, pourtant c'est moi qui n'en crois pas mes yeux. La drôle de voix au téléphone, bien sûr je la reconnais.

Oh, juste ciel ! Est-ce vraiment elle ?

*« Une robe de cuir comme un fuseau,  
qu'aurait du chien sans l'faire exprès,  
et dedans comme un matelot,  
une fille qui tangué un air anglais. » ?*

L'égérie des années soixante-dix, la petite Baby Doll, l'ex-fan des sixties, la sublime Janet Barkin se tient devant moi.

*« C'est extra ! ».*

Elle me propose une tasse de thé, je bredouille « avec plaisir ». On ne refuse pas au destin l'opportunité de partager une « *cup of tea* » avec une lady anglaise. Même si une goutte de ce breuvage n'a pas effleuré mes lèvres depuis plus de vingt ans. Même si l'heure tardive prédispose à des boissons plus toniques.

— Valentin, tu peux nous préparer ça ?

— Tout de suite, Madame Barkin, répond le distingué capitaine en s'éclipsant discrètement.

— Valentin est russe, justifie-t-elle, ça explique le nom de son bateau. Elle rit, découvrant un peu plus ses légendaires dents du bonheur. Imagine, si je possédais un navire baptisé « Le Trafalgar », jamais je n'oserais aborder les côtes françaises. Valentin n'a peur de rien ni de personne et, malgré la déférence exagérée qu'il me manifeste et qui m'agace, il ne reconnaît qu'un seul maître, la mer. Il sait que j'ai du mal avec le vouvoiement mais il s'interdit de me tutoyer. Je lui ai souvent demandé de m'appeler par mon prénom. Il préfère « Madame », par jeu, je suppose. Ca me met un peu mal à l'aise, mais Valentin est un marin chevronné, son assurance et son détachement me rassurent.

Mais toi, comment tu t'appelles, bonhomme ?

— Je me nomme Pierre. Pierre Leufout, mais mes amis m'appellent « Pierrot ». Je bafouille, je mens.

Ce n'est pas mon nom bien sûr et mes amis ne m'appellent plus depuis des lustres.

Janet n'est pas dupe.

— Pierrot Leufout, considère-t-elle. « *Di doo dah* » hein, petit bonhomme ! Tu te prends pour Belmondo ? conclue-t-elle sévèrement. Je t'ai observé quand tu attendais sur le quai, c'était ton examen de passage. Tu as peur, tu fuis. Tu es un crocheteur en cavale ?

— On me poursuit ou je fais la course en tête, c'est selon. Ce n'est qu'une question de point de vue. Nul n'est à l'abri d'une erreur judiciaire. Je n'ai rien fait, rien de grave. Un malheureux malentendu sur la propriété d'une toile que j'ai d'ailleurs restituée. Mais la maréchaussée se montre rancunière.

Je me lance dans de longues explications, je lui parle de mon profond mépris pour l'argent, de ma passion pour les arts picturaux et de ma considérable douleur d'abandonner des œuvres admirables entre les mains de philistins insensibles, jaloux et possessifs.

Mes justifications sont pitoyables, j'en ai conscience.

— Tu es prêt à tout laisser derrière toi ? s'étonne-t-elle.

— « Tout » ne représente pas grand chose pour moi, je suis prêt à lever l'ancre, bien sûr. Je suis prêt à abandonner les futilités, toutes les vanités de ce monde matérialiste depuis toujours mais ce n'est qu'aujourd'hui que j'en ai la révélation. Non, sans plaisanter, il faut que je me retire de toute urgence de la société des hommes.

Janet semble encore hésiter à me faire confiance. Elle est désorientée, je le devine ; je tente audacieusement de forcer le destin.

— Alors, où met-on le cap ?

Elle ne répond pas immédiatement. Les yeux dans le vague, Janet réfléchit. Peut-être à la façon de me précipiter par dessus bord. Puis elle se décide enfin.

— Hum, j'ignore où nous irons. Tu vas choisir, il faut bien te rendre utile, mais notre destination sera lointaine. Tu n'es pas vraiment celui auquel je m'attendais, c'est peu dire, mais tu es bien celui que j'espérais, un téméraire sans bagages.

Ma compagnie paraît lui convenir. Ca me surprend, ça me trouble.

— Je peux vous demander...

— « Te » demander, corrige-t-elle aussitôt. Et appelle-moi « Janet », pas « Madame », pas « Madame Barkin » non plus, ni autrement d'ailleurs. Si on doit naviguer ensemble, appelle-moi « Janet », simplement.

— Je peux te demander..., Janet, quelles sont tes raisons de partir ?

— Ah petit bonhomme, comme c'est indiscret. J'avais dit « pas de questions ». Tu vois... - je constate avec délectation que Janet a conservé ce « tu vois » désuet pour ouvrir ses phrases - Tu vois, un matin de cette année, je me suis réveillée et j'ai regardé ma pendule. Elle marquait soixante-dix ans précisément. Soixante-dix ! c'est mon âge, tu te rends compte ? Le show-biz est superficiel, tellement inauthentique, alors que sur la mer, c'est en s'éloignant des rivages qu'on trouve les eaux profondes. Quand je me sens à l'étroit, je prend le large. Je veux voyager aux côtés de quelqu'un qui me tutoie, chanter librement sans public, sans applaudissements ni compliments, chanter juste pour la beauté des notes et l'harmonie des sons.

— On ne mettra pas de fleurs dans nos cheveux tout de même ?

— Mais non, petit bonhomme crétin, je ne mets pas les voiles par nostalgie d'un temps révolu. Bien au contraire, j'ai envie de fendre de nouvelles vagues. Elle rit à nouveau. Tu n'es pas finaud quand même. Mais tu me plais bien.

Valentin frappe discrètement à la porte et entre d'autorité. Il est russe. Il dépose devant nous une théière en porcelaine et deux tasses fumantes sur un plateau en résine décoré du portrait de la famille royale britannique puis nous laisse en tête à tête.

Les feuilles de thé tanguent avec aisance et grâce sur l'eau chaude alors que moi, j'ignore encore si j'ai le pied marin. J'avale une gorgée de la décoction, elle est amère. Je déteste le thé mais je prends sur ma personne.

— C'est quoi ce petit arrière-goût ? lui demandé-je en réprimant du mieux possible un rictus de surprise.

— Tu veux parler de la bergamote, certainement. C'est de l'Earl Grey, thé noir et bergamote. Rien d'autre. Tu ne le sais pas ?

Et je mens à nouveau.

— Bien sûr je le sais. J'avais oublié, c'est tout.

Peut-on imaginer une réponse plus puérite ? A coup sûr, je suis intimidé. C'est désarmant. Pour un type comme moi, un individu à l'hygiène de vie déplorable, un gars habitué aux sodas trop sucrés, aux breuvages alcoolisés plus ou moins licites, parfois frelatés, voire expérimentaux, déguster un thé à la bergamote en compagnie d'une vieille dame relevait du cauchemar plutôt que du rêve bleu avant ce jour. Et voilà que je me surprend à aimer ça, à souhaiter que ce moment se prolonge, à rêver qu'il comble ma solitude jusqu'à la fin des âges. En soulevant ma tasse, j'ai le sentiment singulier d'avoir saisi un fragment d'éternité entre mes doigts. Pourtant les méditations poétiques, l'adoration des heures propices façon « *Ô temps, suspend ton vol !* » me ressemblent si peu. Etrangement, j'éprouve aussi un peu de honte à m'accaparer la divine Janet Barkin, à la soustraire à son nombreux public et à ses multiples adorateurs.

— On ne te verra plus sur scène ?

— Tu vois, dans mon métier, quand on part il y a des rappels. Je remonterai peut-être un jour sur les planches, sûrement même. Mais au rappel, on chante toujours les vieux trucs que le public attend. Des chansons qui ont fait ta bonne fortune autrefois. C'est une façon de dire : « Regardez ce que j'étais ». Moi, je ne veux pas avoir été, je veux être.

Bon alors, on va où vilain petit bonhomme ?

— Heu..., les Îles Sous-le-Vent ? J'ai entendu ce nom qui fait rêver dans une poésie quand j'étais écolier. C'est au Sud, je crois.

— Les Îles Sous-le-Vent, je ne sais pas où c'est. C'est loin, certainement et ça résonne joliment, alors pourquoi pas ? On va en informer Valentin.

Donne-moi ton téléphone, je le mets dans un sac avec le mien. On va s'en débarrasser, pas d'ondes électromagnétiques sur l'onde pure. Adieu 06-60-66-99-09 !

— Les Îles Sous-le-Vent alors ? m'interroge-t-elle à nouveau.

— Les Îles Sous-le-Vent, je confirme !

Nous voici sur le pont, accoudés au bastingage. Janet Barkin et moi partons en voyage. Nous hisserons les voiles dans un quart heure environ, vingt minutes tout au plus, lorsque l'obscurité sera la plus profonde. On discutera des nuits entières, on brûlera des bâtons d'encens au jasmin et on boira du thé ensemble.

— Quand on sera loin, tu me diras ton vrai nom, hein ?

— Peut-être, peut-être... Sûrement.

Voilà, nous appareillons enfin. Ce bouillonnement dans mes entrailles je le connais bien, ce n'est pas le mal de mer, c'est l'ivresse. Je roule, je gête..., je chavire ! « *Di doo dah !* ».